

Alors, ses vrais instincts libéraux se révoltaient, son tempérament démocrate et libéral bouillonnait et le vrai révolté contre la tyrannie des castes et des classes reparaisait.

On a dit que Mercier était l'esclave des jésuites et du clergé, rien de plus faux. Mercier était un croyant, il était un pratiquant, mais jamais il ne fut un clérical. Il avait trop bien saisi tout le mécanisme de cette puissance religieuse sur lequel s'échafaudent aujourd'hui les jugements des cours civiles pour n'en pas sentir tout le tyrannique péril pour la société désemparée.

Mais il avait conçu cette idée gigantesque de ruiner le pouvoir ecclésiastique par ses propres excès puisque la raison seule n'était pas une sauvegarde suffisante contre son invasion.

Aux Jésuites triomphants il voulait opposer le clergé séculier mécontent et jaloux ; au haut clergé méconnu, il revait de montrer le bas clergé gorgé à bas prix de rémunération pour ses services électoraux.

Voilà quelle était sa tactique sur laquelle les vrais libéraux se sont étrangement trompés, erreur qu'ils doivent reconnaître aujourd'hui que l'autocratie et l'autoritarisme spirituels s'établent au grand jour sous la protection de sa Très Haute Majesté la Reine.

Le règlement de l'affaire des Biens des Jésuites était le coup le plus rude que le cléricalisme eut reçu au Canada et on ne l'a pas compris.

Paix à ceux qui ont méconnu toute la portée de ce coup d'Etat dont Mercier avait pesé les tenants et les aboutissants, mais, de grâce que l'on ne se trompe pas sur la haute idée qui marquait ce trait de génie.

Les circonstances, l'exiguïté du cadre dans lequel manœuvrait ce grand penseur et ce profond tacticien ont fait manquer beaucoup de ces combinaisons, ont empêché la mise au point de bien de ses vues, mais elles ne peuvent en altérer la base originelle qui était toujours et en tout l'idée de liberté.

Nous n'ajouterions rien à ce qui a été dit partout en disant que Mercier était un patriote et qu'il visait haut pour grandir sa race ; rien

ne lui semblait trop beau ni trop grand pour l'idéal de sa province qu'il chérissait et faisait respecter.

Il était français et très français, et jamais sur ce point il ne s'avisait de courtiser ou de caresser le conquérant. Les Anglais le redoutaient et l'exécraient ; ils avaient raison, car il leur rendait bien.

Mercier mort, qui le remplacera ? C'est ce que peuvent se demander anxieusement les sincères amis des Canadiens-français et les esprits impartiaux.

Sincèrement indépendants des partis, nous pouvons dire que les deux seuls hommes en vue de notre province, les deux seuls qui aient dans les os de la moëlle de chefs Laurier et Chapleau ne sont pas capables de chausser ses souliers.

Aucun des deux n'est à même de donner au titre de chef des Canadiens-français le relief qu'il doit avoir.

L'un est trop Anglais, l'autre est trop femme.

Nous n'avons plus d'homme, voilà le cri de douleur sur lequel s'est refermée vendredi la tombe de celui qui résuma toutes les qualités et aussi tous les faibles de sa race.

DUROC.

## L'UNIVERSITÉ LAVAL

Les graves événements de cette semaine nous ont empêché de donner une place à la lettre pastorale des évêques relative à l'Université Laval.

Nous avons beaucoup à dire à ce sujet et nous réservons notre article pour le prochain numéro.

UNIVERSITAIRE.

## LOURDES ET ZOLA

I

Le dernier livre de Zola,  *Lourdes*, forme un volume de 598 pages compactes.

J'ai lu trois fois cet ouvrage en dix jours, et je me propose de le relire encore. Ma première lecture a été ininterrompue ; elle a duré sept heures. Sept heures de nuit, sept heures de silence, sept heures de travail douloureux.